

## VERS LE RÉEL

*Jacques-Alain Miller*

L'usage des semblants est vain, inopérant, voire foncièrement nocif, si impasse est faite sur le réel dont il s'agit. Il y a du réel dans l'expérience analytique. L'inexistence de l'Autre n'est pas antinomique au réel, elle lui est au contraire corrélative.

### *Orientation lacanienne*

Or le réel en jeu dans l'expérience analytique n'est pas celui du discours de la science. Ce n'est pas ce réel gangrené par les semblants qui en sont issus, ce réel que, depuis toujours, nous sommes réduits à aborder, à situer par des noms. Il s'agit en revanche du réel propre à l'inconscient, du moins celui dont, selon l'expression de Lacan, l'inconscient témoigne.

À mesure que l'empire des semblants s'étend, il importe d'autant plus de maintenir dans la psychanalyse l'orientation vers le réel. Tel est le sens, la portée de l'ultime tentative de

Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique » (avec É. Laurent), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, extrait du cours du 20 novembre 1996.

Texte établi par Pascale Fari, non relu par l'auteur et publié avec son aimable autorisation.

(Paru dans UFORCA - Comment s'orienter dans la clinique", Le Champ freudien éditeur, 2018.)

Lacan, consistant à présenter le réel propre à la psychanalyse en le rendant visible, palpable, manipulable, sous les espèces des nœuds borroméens. Que cette tentative ait été concluante ou non, elle témoigne que l'orientation lacanienne, c'est l'orientation vers le réel, car le nœud, susceptible de se manifester sous les formes visibles les plus différentes, cet objet par excellence flexible, pluriel, cet objet bien là mais qui se dérobe aussi bien, *échappant* comme le dit Mallarmé, cet objet louvoyant, divers, aux apparences, aux silhouettes et aux facettes innombrables, cet objet n'est pas un semblant.

Comme le nombre, il est de l'ordre du réel. Voilà pourquoi Lacan a voulu, aurait voulu, en faire le témoignage, la manifestation du réel propre à la psychanalyse, et pouvoir dire « le réel propre à la psychanalyse, le réel dans la psychanalyse, c'est ça ». Malgré le fait qu'il bouge, malgré ses aspects insaisissables, le nœud n'est pas un semblant. Comme le nombre, le nœud est de l'ordre du réel, mais par rapport au nombre, il a le privilège de n'être pas chiffré et de n'avoir pas de sens.

La leçon à en tirer est qu'il importe de maintenir dans la psychanalyse, si je puis dire, le cap sur le réel.

#### *Impasses de la subjectivité contemporaine*

Cela importe non seulement dans la psychanalyse, mais aussi par rapport au malaise dans la civilisation – nous laissons le terme au singulier, bien qu'il y ait des civilisations. On nous annonce déjà que l'histoire du siècle prochain sera faite du choc, de la rivalité, de la guerre des civilisations – thèse récente et fort discutée d'un professeur américain qui pourrait nous retenir cette année.

Revenons sur la civilisation au singulier. L'emprise quasi totalitaire de l'hégémon scientifique et capitaliste est devenue patente ; dans nos contrées, on la désigne par le terme « globalisation ». Cette globalisation entraîne, traverse, fissure et peut-être même déjà fusionne les civilisations. Dans ce malaise ou ce vertige global, la psychanalyse a sa

place. Elle en subit les effets quotidiens dans sa pratique, mais aussi elle a sa partie à tenir qui n'intéresse pas que sa discipline et qui importe à celles et à ceux qui habitent avec nous le malaise. Il y a une éternité, en 1953, dans son Rapport de Rome, Lacan écrivait que « la psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'élucide ».

Le contexte d'aujourd'hui est tout différent, mais la question reste de savoir quel rôle peut soutenir la psychanalyse dans ce que Lacan appelait *la direction de la subjectivité moderne*. Pour notre comité, il sera ainsi question de la direction de la subjectivité moderne, voire postmoderne – on ne va pas pouvoir éviter le mot –, disons la subjectivité contemporaine. Quel rôle peut soutenir la psychanalyse devant « les impasses croissantes de notre civilisation » ? Lacan en voyait le pressentiment dans le « malaise » freudien et annonçait que la psychanalyse pourrait faire défaut, « rendre ses armes ». J'ai déjà largement indiqué la voie où nous entendons engager notre effort. La subjectivité contemporaine (je ne sais pas si nous garderons cette expression commode pour lancer ce mouvement) est entraînée, captivée, roulée – c'est le cas de le dire –, dans un mouvement peu résistant, qui la submerge industriellement de semblants, dont la production toujours accélérée constitue désormais un monde qui ne laisse plus à l'idée de nature qu'une fonction de nostalgie, qu'un avenir de conservatoire, d'espèces protégées, de zoo, de musée.

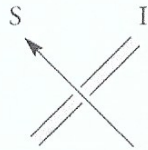
#### *Privilège de la psychanalyse*

Et le symbolique ? Là où le symbolique contemporain est vif, productif, intense, là où il concerne le sujet et ses affects, eh bien, il est comme asservi à l'imaginaire, comme en continuité avec lui.

Le schéma I de Lacan (schéma que j'ai longuement commenté, voire fait varier dans mon cours), qui est en fait basé sur un X, comportait que le symbolique soit en mesure



de percer, de traverser l'imaginaire. La flèche du symbolique peut être freinée, parfois arrêtée, ralentie par l'axe de l'imaginaire, mais elle le traverse.



Voilà le squelette du schéma qui, pour Lacan, était fondamental. Une opposition franche, nette, du symbolique et de l'imaginaire, avec la notion d'une traversée dialectique du symbolique par rapport à l'imaginaire.

Désormais, le symbolique contemporain n'accomplit plus cette traversée dialectique à quoi jadis Lacan ordonnait l'expérience analytique. On pourrait croire au contraire que le symbolique se voue à l'image quand il se dissimule comme *hardware* dans nos ordinateurs, derrière l'écran où il miroite comme semblant. Dans ce paysage d'apocalypse confortable (pour un certain nombre du moins), le rôle que la psychanalyse a à soutenir ne souffre pas d'ambiguïté, c'est le rappel du réel qu'il lui revient d'annoncer.

Lacan a terminé avec cette indication : que la vérité ait structure de fiction (cette fois écrit *i-c-t*) n'est que trop vrai ; c'en est au point où désormais la structure de fiction a submergé la vérité, elle l'inclut, elle l'avale. La vérité y prospère sans doute, elle s'y multiplie, s'y pluralise, mais elle y est comme morte. Là s'impose cette désuétude fictionnelle de la vérité, là s'impose le retour au réel comme à ce qui n'a pas de structure de fiction. Le privilège de la psychanalyse – encore faudrait-il qu'elle le sache, qu'elle l'ait appris de Lacan –, c'est le rapport univoque qu'elle soutient au réel. *Ce n'est que des autres discours*, énonçait Lacan en 1967, ceux qui ne sont pas des discours analytiques, *que le réel vient à flotter*. Ainsi l'usage contemporain du terme de

dépression perd évidemment beaucoup et fait ici symptôme du rapport au réel quand il s'avère dans la clinique comme l'impossible à supporter. À le leurrer de semblants, on ne peut que le faire fuir.

La clinique psychanalytique est le site propre du réel dont il s'agit. C'est là, dans la pratique, que s'établit le rapport au réel. C'est là que, depuis des années, nous nous attachons, à la Section clinique, au Département de psychanalyse, dans les diverses Sections cliniques de France et dans le monde, à mettre le réel en évidence dans son relief, dans son horographie.